

déclarèrent tout net qu'elles ne prendraient les armes que si leur territoire était attaqué.

En outre, elles lui refusèrent de nouveaux subsides.

Alors, faute d'aliment, le feu s'éteignit — en apparence — en l'an 1414, sous la forme d'une trêve de mauvaise mine.

*
* *

Ce fut l'année suivante qu'eut lieu la grande bataille d'Azin-



court entre les Anglais et les Français, dans laquelle Antoine de Bourgogne, duc de Brabant, et son frère Philippe, duc de Nevers, périrent bravement en combattant sous la bannière française.

La mort glorieuse de ses frères, qui n'avaient pas comme lui brossé tout sentiment patriotique, sembla éveiller les remords de maître Jean — à ce que disent ses flatteurs.

Toutefois, ces terribles remords ne l'empêchèrent pas de continuer la guerre civile.

Chacun a sa manière de pleurer ses fautes; celle de Jean était de verser le sang de ses concitoyens...

Il est temps de mettre les volets sur ce règne. Disons comment il finit.

Le dauphin de France, véritable chique de tabac, ou — pour être plus poli — vrai chiffon de flanelle, trouva plus commode de commettre un assassinat que de défendre son royaume contre les Anglais, qui le lui chipaient morceau par morceau.

Cette pensée remarquable de profiter de sa débîne pour aggraver sa situation, donne la note de l'intelligence de ce futur monarque.

Donc, en rentrant d'un bal de barrière, il invita Jean Sans-Peur à se rencontrer sur le pont de Montereau, histoire de prendre un verre de vin blanc sur le pouce en causant un brin.

Le duc, qui se méfiait — en se rappelant ce qu'il avait fait lui-même au duc d'Orléans — ne s'y décida qu'à grand'peine; mais, enfin, il s'y décida le 10 septembre 1419.

Oh! les braves gens que ces princes!

A peine se furent-ils embrassés, qu'un gentilhomme (*gentil* est de trop) se glissa loyalement derrière Jean et lui fendit la tête d'un coup de hache en lui disant :



« — Rappelle-toi! »

Recommandation bien superflue, à notre avis ; mais ces mots de la fin font toujours bien dans l'histoire.

Inutile d'ajouter que ce meurtre stupide, en ravivant les haines entre les maisons de Bourgogne et de France, renvoya la paix aux calendes grecques.

PHILIPPE LE BON.

Première partie. — Il prend du ventre.

1419-1443.

Était-il vraiment bon, celui-là ?

Oh ! oui, par exemple !... pour lui-même...

A cette condition, il était aussi excellentissime qu'un lion du Sahara peut l'être — vis-à-vis des bœufs, moutons, chameaux, agneaux et gazelles dont il daigne nourrir son noble estomac.

Superbe fourchette et cœur à l'avenant !

Maintenant que vous connaissez la bonté de notre convive, son histoire ne vous surprendra pas.

*
* *

Il avait vingt-trois ans lorsqu'il apprit en Flandre, où il vivait, la mort tragique de son père.

Après avoir offert à Arras des funérailles de première classe au défunt, il jura, devant tous ses grands vassaux, que les assassins n'emporteraient pas leur crime en paradis et, pour tenir parole, il écrivit ceci au roi d'Angleterre, Henri V :

Cher cousin,

Je rage à en attraper la jaunisse. — Il faut absolument que je casse quelque chose, et c'est la France que j'ai choisie. Ça doit vous faire plaisir ! Associons-nous.

Demandez à Isabeau de Bavière d'épouser sa fille. C'est une gueuse qui acceptera parfaitement. Ainsi vous deviendrez gendre du roi de France, lieutenant-général du royaume et héritier présomptif par dessus le marché. Charles VI, l'idiot, n'y verra que du feu — car nous ferons flamber la France !

PHILIPPE LE BON.

Henri V répondit :

Cousin de mon cœur,

Votre proposition me botte. Je fais ma demande et j'achète du pétrole. A bientôt la noce, les lampions ne manqueront pas.

Je vous la broie.

HENRI V.

*
* *

Naturellement, l'honnête Isabeau accepta avec la désinvolture qui caractérisait l'excellente femme, ce moyen de livrer la France à l'étranger et son fils à la misère.

Les trois associés donnèrent ensuite à leur petite combinaison le nom de Traité de Troyes qui, pendant dix ans, malgré la mort du roi d'Angleterre, mit le royaume sens dessus dessous.

*
* *

Heureusement qu'une jeune fille qui, sans être de Nanterre, possédait les qualités requises et beaucoup de patriotisme sous sa cuirasse, vint montrer aux Anglais ce qu'ils n'avaient jamais vu : une vierge entretenant des relations avec la victoire.

Jehanne, c'était le nom de ce phénomène, battit si bien la générale et les généraux ennemis qu'elle mena sacrer à Reims, en 1429, Charles VII, dauphin de France, qui se laissa faire en disant :

« — C'est une si bonne fille ! »

*
* *



Ce que voyant, Philippe, toujours bon, touché par la grâce... des baionnettes, oublia ses rancunes et sa douleur contre argent comptant.

Ce fils, inconsolable mais intéressé, se ménagea une réconciliation avantageuse où, tout en versant des torrents de larmes, il se fit verser force picailions et accorder une série de places fortes le long de la Somme (1435).

C'est ce qu'on appelle : utiliser ses malheurs pour s'en faire des rentes...

Quant aux Anglais, il les avait lâchés sous le prétexte fallacieux qu'ils avaient les dents trop longues et une couleur de cheveux qui ne lui revenait pas.

*
* *

Mais pendant les seize ans qui s'écoulèrent depuis le traité de Troyes jusqu'à la paix d'Arras, de grands changements s'étaient opérés en Belgique, tous à l'avantage du bon Philippe, qui devint, par un travail consciencieux, propriétaire de toutes les provinces.

Brocanteur émérite, prêteur sur gages et même à la petite semaine, il était toujours à l'affût des fils de famille qui nettoyaient galamment leur héritage.

Ainsi il acheta à Jean III, en 1421, le marquisat de Namur, pour la somme de 132,000 couronnes d'or, un lot de bouteilles vides et trois douzaines de lézards empaillés.

Peu de temps après, Jacqueline de Bavière, sa cousine — une femme romanesque et passionnée qui avait la manie de changer d'époux tous les huit jours, il y a même des historiens qui affirment qu'elle les prenait à l'heure — lui fournit un prétexte pour s'emparer de ses États.

Ayant appris que cette ex-duchesse de Brabant venait de choisir pour la dixième fois un nouveau compagnon pour traverser les ronces de la vie — le nommé Frank Van Borsel — Philippe, posant pour le Joseph, fit arrêter ce vassal et annonça qu'il allait lui couper le cou.

Aussitôt la pauvre Jacqueline, désespérée à l'idée de voir tomber cette belle tête dont elle raffolait — c'est toujours le dernier qu'on aime le mieux, n'est-ce pas, mesdames? — offrit au Bourguignon tous ses États en échange.

Au moins, voilà de l'amour! Il est vrai que Jacqueline mourut, dit-on, trois ans après, d'une maladie de cœur...

Ému par un tel dévouement, Philippe, de plus en plus tendre, se laissa faire violence, au point d'accepter le comté contre la tête du sieur Van Borsel (1433).

« — Je fermerai les yeux, puisqu'il le faut! Ma pudeur en souffrira, mais le Hainaut vaut bien un sacrifice, » dit en se signant cet homme rigoriste.

*
* *

Le Brabant et le Limbourg entrèrent également dans la poche du Gargantua d'une manière providentielle. Jean IV, son cousin germain et premier mari de l'ardente Jacqueline, était mort en 1427, après un règne court mais mouvementé où ses talents n'avaient brillé que par leur absence.

C'est pourtant à ce jeune prince que nous devons la catholique université de Louvain... On peut donc lui pardonner beaucoup de fautes, en faveur d'un tel héritage...

Comme il ne laissait point d'enfants, son frère, Philippe de St-Pol, lui succéda, mais ne lui survécut que trois ans. Une maladie subite l'enleva en août 1430. On aurait commandé la chose exprès, qu'elle ne serait pas venue plus à point pour messire de Bourgogne.

Car ce second cousin, n'ayant pas plus de progéniture que le premier, le Brabant s'enchâssa tout naturellement dans les États du bon Philippe.

Il y a vraiment des gens qui sont veinards ! Si la loterie avait fonctionné en ce temps-là, le duc de Bourgogne eût gagné à tous coups le gros lot...

*
**

Le Luxembourg ne vint que quelque temps plus tard, mais il vint tout de même... Le Bon avait jeté sa ligne, et quand il l'avait jetée, il ramenait toujours.



Donc, voici comment la pêche se passa :

Wenceslas, empereur d'Allemagne et propriétaire du duché, l'avait cédé à sa nièce Elisabeth de Gorlitz, à condition qu'elle payerait les dettes qui le grevaient. Mais cette princesse aimait mieux s'acheter des boucles d'oreilles et deux maris qui avaient plus d'amour que de pistoles : Antoine de Bourgogne et Jean Sans-Pitié.

Les *engagères* continuèrent donc à encombrer les études des notaires du crû, ce qui n'empêchait pas dame Elisabeth de renouveler sa garde-robe et ses faux cheveux toutes les semaines.

Mais un beau jour, Guillaume de Saxe, qui avait épousé une nièce de Wenceslas, arriva avec un gros sac d'écus sous chaque bras et dit à madame Elisabeth, sans la saluer :

« — En ma qualité d'héritier plus ou moins présomptif de la maison luxembourgeoise, je viens offrir le règlement de toutes les factures, capital et intérêt. Donc, vieille coquette, cède-moi la place et va ailleurs faire onduler tes fausses nattes et briller tes diamants, qui ne sont pas payés.

» Tiens ! s'ils étaient payés, où serait le charme d'être duchesse ? » répondit *Élisa*, qui n'était pas *bête*, malgré son nom.

Car, en même temps que sa réponse régence, elle écrivit au duc de Bourgogne :

« Mon duché pour un corps d'armée ! »

*
* *

Le Bourguignon, galant comme un *fransquillon*, s'empressa d'envoyer à la Dame, le maréchal le moins capitulard qu'il put trouver, et le prince allemand, reculant devant son redoutable adversaire, accepta un arrangement pécuniaire et retourna manger ses *stokfisch*.

Ce qui prouve qu'un maréchal est quelquefois bon à quelque chose — quoi qu'on en dise.

*
* *



HISTOIRE POPULAIRE
ET
TINTAMARRESQUE
DE LA
BELGIQUE

depuis l'époque des forêts vierges jusqu'à celle des tramways

Par Fernand DELISLE

ILLUSTRÉE PAR

Léon LIBONIS.

2^{me} VOLUME

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Succès des communes liégeoises, Tribunal des XXII.	3
Le Hainaut à vol d'oiseau.	12
Un mariage de raison.	13
Règne des Bourguignons : Philippe le Hardi et Jean-Sans-Peur.	18
Philippe le Bon : première partie.	27
Un entr'acte en musique ordinaire.	34
Suite et fin de Philippe le Bon.	41
Charles le Téméraire.	55
Marie de Bourgogne.	72
Règne des Autrichiens. Régence de Maximilien.	76
Règne de Philippe le Beau et régence de Marguerite.	90
Enterrement du moyen âge. Les débats de Charles-Quint. Apparition du protestantisme.	99
Deuxième partie du règne de Charlot-la-Mangeoire	108
Dernière étape de Charles. Il se fait ermite	126
Règne de Philippe II ou les Pays-Bas à la torture. Première partie : Régence de Marguerite de Parme	139
Règne de Philippe. Deuxième partie: Le duc d'Albe.	138
Fin du règne de Philippe. Gouvernement de don Juan.	139
Intermède. Le célibat des prêtres et fin de don Juan.	202
Alexandre Farnèse.	213
Quelques pages à l'adresse des amateurs de généalogies	219
Suite et fin du règne de Farnèse.	225
Règne d'Albert et d'Isabelle.	242
La situation jusqu'au traité de Munster.	264
L'évêché de Liège au XVII ^e siècle.	271
Conquêtes de Louis XIV en Belgique.	280
Domination autrichienne. Gouvernement du marquis de Prié. Agneessens le martyr.	293
Règne de Marie-Elisabeth, de Charles de Lorraine et de Marie-Thérèse.	303

	Pages
Joseph II le philosophe. Révolution brabançonne.	314
Révolution française.	328
Domination française. Bonaparte et... Napoléon.	339
Bataille de Waterloo. Expulsion des Hollandais.	351
Révolution de 1830	367
La Belgique indépendante. Règne de Léopold 1 ^{er} . Sa mort	377
Dernières pages	388

